



ÉLOGES

DE

DOLBEAU, BOUVIER, HERVEZ DE CHÉGOIN, CAUDMONT, COSTILHES

LUS A LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, DANS LA SÉANCE DU 27 JANVIER 1878

Par le Docteur P. GILLETTE

Chirurgien des hôpitaux

Secrétaire général de la Société de médecine de Paris, etc., etc.

DOLBEAU

Né à Paris le 2 avril 1830, mort à Paris en mars 1877

Professeur à la Faculté, chirurgien de l'hôpital Beaujon, membre de l'Académie de médecine, ancien président de la Société de chirurgie, DOLBEAU, dont nous regrettons la fin si prématurée (il n'avait que 46 ans), est resté jusqu'à sa mort membre titulaire de notre Société : c'est à ce dernier titre que je viens reproduire devant vous les principaux traits de la vie de l'éminent chirurgien, du maître éloquent qui franchit si rapidement cette carrière de concours que tant d'autres mettent de longues années à parcourir, quand ils ne succombent pas en chemin avant d'atteindre le but si ardemment désiré.

Né en 1830, et ayant terminé de brillantes études au lycée Saint-Louis, il était à peine âgé de 19 ans quand il commença sa première année de médecine chez Velpeau, suivant le conseil de Pierre Bérard, dont le père, employé des contributions, entretenait de fréquentes relations d'affaires avec le père de Dolbeau, brasseur de profession, et avait fini par se lier avec lui. Ce fut donc en 1849 qu'il entra comme simple *bénévole* dans le service du professeur de la Charité, et neuf années seulement lui suffirent pour conquérir successivement au concours : l'externat en 1850 (il fut reçu le premier) ; l'internat en 1851 ; l'adjuvat et le prosectorat de l'École en 1854 et 1857 ; en 1858, à l'âge de 28 ans, il arrivait chirurgien du Bureau central, et, deux ans après, était nommé agrégé au concours de 1860 ; huit ans plus tard, il obtenait la chaire de pathologie externe à la Faculté, puis le titre d'académicien.

Il nous est impossible de relater ici complètement tout ce qu'il a fait pour la chirurgie par



son exemple, ses écrits et ses savantes leçons : qu'il nous suffise de rappeler que, pendant les six années qu'il resta attaché à l'École pratique, soit comme aide, soit comme prosecteur, il n'a cessé de diriger constamment ses nombreux élèves dans l'étude de l'anatomie et de la médecine opératoire, et de faire des cours : sur l'anatomie et la physiologie des organes des sens en 1855; du système nerveux en 1856; des organes génito-urinaires en 1857, et dès qu'il fut nommé chirurgien des hôpitaux : sur la médecine opératoire (opérations usuelles; opérations spéciales aux maladies de l'abdomen et du bassin, en 1858); sur la chirurgie, de 1859 à 1865.

Pendant l'année scolaire 1865-1866, il venait à peine d'entrer en fonctions comme agrégé, qu'il eut l'honneur d'être choisi pour remplacer le professeur Jobert (de Lamballe) dans l'enseignement officiel de la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Paris. Dolbeau, rempli d'ardeur, jaloux de réussir, animé d'une légitime ambition, comprit aisément que c'était là, dans cet amphithéâtre où s'étaient fait entendre tant d'illustres maîtres, qu'allait se décider son avenir de professeur; il était inquiet, car il n'avait pas encore de malade assez intéressant et digne d'être le sujet d'une clinique attrayante. Ce fut Horteloup, médecin de l'Hôtel-Dieu, et père de notre collègue, qui fit passer dans le service de chirurgie le premier malade (mal de Pott, abcès par congestion) qui permit à Dolbeau de faire sa leçon d'ouverture; il réussit au delà de toute espérance; nous lui avons entendu souvent raconter l'anecdote, et il ne manquait pas d'ajouter : « C'est à Horteloup père que j'ai dû mon premier malade, mon premier succès, et je lui en ai toujours gardé une profonde reconnaissance. »

Jobert, vous vous le rappelez, Messieurs, très-habile opérateur, s'exprimait mal : il y eut là un véritable contraste, et la parole facile, élégante, du jeune agrégé, la tournure brillante qu'il sut habilement donner à ses cliniques, ne manquèrent pas d'attirer autour de lui un nombre considérable d'auditeurs, et le succès qu'il obtint lui assura désormais sa place à l'École. M. Jules Besnier, alors interne de Dolbeau, recueillit ses leçons, qui constituent un volume de clinique dans lequel nous retrouvons des considérations fort instructives sur les maladies des yeux, les affections du crâne et de la colonne vertébrale, les tumeurs de l'abdomen, les maladies des organes génitaux, des organes urinaires, etc. La clarté de diction du jeune maître, la pureté des expressions dont il se servait, facilitèrent singulièrement la tâche au rédacteur.

Les travaux scientifiques de Dolbeau sont nombreux, et quelques-uns portent le cachet d'une originalité toute nouvelle; nous citerons : ses *recherches sur les vaisseaux du bassin* (1855) et *sur les vaisseaux du globe de l'œil* (1856); sa thèse de doctorat (1856) sur les *grands kystes de la face convexe du foie*, dans laquelle il a eu l'occasion de démontrer la communication directe entre certains de ces kystes et les canaux biliaires. Il a expliqué ainsi la guérison spontanée de quelques-unes des poches par l'irruption de la bile à leur intérieur, circonstance qui a conduit ce chirurgien à proposer l'injection de bile dans le traitement des kystes hydatiques du foie. — Nous rappellerons également ses mémoires sur la *grenouillette sanguine* (1857), sur les *tumeurs cartilagineuses de la parotide* (1858), des *doigts et des métacarpiens* (1858), des *mâchoires* (1859), du *bassin* (1860); sa thèse de concours sur l'*emphyseme traumatique* (1860); son travail sur l'*épispadias ou fissure uréthrale supérieure et son traitement* (1861) et sur les *exostoses du sinus frontal* (1866); ses diverses publications dans les journaux et dans les *Bulletins* de la Société de chirurgie; enfin, son *Traité de la pierre dans la vessie* (1864), où il expose cette méthode ingénieuse, mais très-délicate dans son application, qui a fait beaucoup de bruit, et qu'il a désignée sous le nom de *Lithotritie périnéale*.

Je ne veux pas rechercher, surtout dans cette enceinte, quelle est la part réelle, exacte, qui revient à Dolbeau dans la découverte de cette méthode qui a pour objet de faire une petite ouverture périnéale, de ponctionner l'urèthre en arrière du bulbe, de dilater la plaie, de broyer la pierre dans la vessie; enfin, de pratiquer l'extraction des nombreux fragments. En m'engageant dans cette voie, je craindrais trop de froisser certaines susceptibilités; il serait toutefois injuste de ne pas reconnaître que c'est à Dolbeau que l'on doit d'avoir bien décrit et bien exécuté cette méthode, d'en avoir posé nettement les indications, et d'en avoir heureusement modifié le manuel opératoire.

A l'hôpital, une retenue sévère, imposante, en un mot professorale, qui laissait bien loin cette affabilité, cette familiarité même que nous lui avions connue autrefois, alors qu'il n'était pas encore parvenu au faite des honneurs, empêchait les élèves de se livrer à lui et de lui adresser des questions pendant la visite des malades, qui se faisait dans le plus grand silence, et qu'il avait su, en quelque sorte, rendre solennelle. A l'amphithéâtre, il opérait avec calme, sang-froid, ne se pressait pas et apportait le plus grand soin aux pansements; élève des Velpeau, des Bérard, des Denonvilliers, des Nélaton, à leur exemple il n'agissait jamais avec témérité; il savait trop ce que la prudence ajoute de grand à l'art chirurgical pour le compromettre par des entreprises audacieuses et blâmables. Pendant le cours de ses opérations, il ne souffrait aucune distraction de la part des élèves; le bord d'une plaie mal écarté par l'interne, un bistouri mal présenté par l'externe, étaient l'occasion de reproches vifs, d'admonestations quelquefois même brutales auxquelles il ne souffrait aucune réponse; nous devons ajouter cependant à sa louange, qu'une fois en dehors du service, il ne manquait pas d'adresser à l'élève qu'il venait de gourmander une parole de bienveillance.

Il y a quelques années, Dolbeau fut atteint de pleurésie purulente des plus graves: c'est à son maître Nélaton qu'il dut de ne pas succomber; ce dernier lui avait pratiqué l'opération de l'empyème. La convalescence fut très-longue, et, à partir de ce moment, sa constitution, qui avait été vigoureuse, fut définitivement ébranlée: des essoufflements ayant pour cause les adhérences laissées par la pleurésie, un embonpoint de mauvais aloi survenu rapidement, étaient d'un funeste présage; cependant, rien ne semblait indiquer une fin aussi subite. Dolbeau succombait en quelques jours, en mars 1877, probablement à la suite d'un épanchement séreux méningé.

Depuis quelque temps, ses devoirs de professeur, d'autres exigences professionnelles, sa clientèle fort étendue, ne lui permettaient de venir assister que bien rarement à nos séances, mais le souvenir d'un collègue aussi éminent est de ceux qui ne peuvent s'effacer, et je lui devais un dernier hommage; ma tâche a du reste été facile: il m'a suffi de dire en peu de mots ce qu'il a fait, ce qu'il a été.

BOUVIER

Médecin de l'hôpital des Enfants malades, professeur agrégé à la Faculté, membre de l'Académie de médecine et de la Société de chirurgie, membre honoraire de la Société de médecine de Paris.

La Société était fière de compter au nombre de ses membres honoraires Bouvier, qui vient de s'éteindre, à la fin de l'année dernière, à l'âge de 79 ans, et dont le nom restera désormais attaché à cette vaste branche de la chirurgie dénommée *orthopédie*. A l'âge de 20 ans, il débutait brillamment dans la carrière des concours en étant reçu premier interne en 1819, et se

livra immédiatement avec une ardeur infatigable à la pratique de la dissection. Il fut nommé successivement, au concours, aide d'anatomie et agrégé de la Faculté, et eut l'honneur d'être choisi, par Bécлар père, comme collaborateur à l'édition que ce professeur publia sur l'anatomie de Bichat.

Ses études d'amphithéâtre et ses recherches déjà fort intéressantes, dans le domaine de l'orthopédie, qui datent de son mémoire sur les *déviation rachitiques*, que l'Académie des sciences, en 1836, distingua honorablement, ne l'empêchèrent pas de s'adonner aussi à la médecine proprement dite : chose belle, mais bien rare, Messieurs, que de voir un même homme faire marcher de front, et avec un égal succès, l'anatomie, la chirurgie et la médecine ! Il fut nommé au Bureau central, puis successivement appelé, comme chef de service, à la Salpêtrière, où son esprit investigateur trouva ample moisson de faits anatomo-pathologiques ; à Beaujon, où nous l'avons vu encore, il y a peu de temps, venir demander à faire des suppléances, même après sa limite d'âge ; enfin, à l'hôpital des Enfants malades, qui fut en quelque sorte le vrai théâtre de sa gloire ; car c'est bien là que les éminentes qualités de notre collègue trouvèrent l'occasion de se mettre au jour. Et que le mot, Messieurs, ne vous paraisse pas exagéré : collègue et ami de mon vénéré père, dont il ne dédaignait pas de demander souvent les conseils et d'utiliser les connaissances approfondies des auteurs grecs et latins, il a su installer dans cet hôpital, sur des bases inébranlables, une nouvelle clinique spéciale des maladies chroniques de l'appareil locomoteur.

Nous l'avons vu inaugurer ses leçons en 1855, 1856, 1857, au moment où nous débutions dans la carrière médicale, et nous pouvons dire qu'il y réussit complètement : les élèves affluaient pour entendre la parole du maître ; car la direction qu'il imprimait à son enseignement était éminemment pratique et fondée sur les principes solides d'une longue et savante expérience. Ce qu'on admirait surtout en lui, était la sûreté et l'exactitude de son diagnostic, le tact, la finesse même avec lesquels il posait les indications, l'habileté avec laquelle il savait les remplir, grâce à l'exquise précision de ses connaissances anatomiques.

Que pouvons-nous dire de plus ? Bouvier a construit lui-même les monuments scientifiques qui assurent à tout jamais sa mémoire et que quarante années d'études incessantes lui ont permis d'édifier le long de la route qu'il a parcourue.

Ces travaux se font remarquer par une vaste érudition, mais surtout par la clarté et une sûreté de jugement qui établit immédiatement la supériorité du savant qui les a écrits ; ils remontent à 1836. Nous trouvons d'abord : plusieurs mémoires sur les *altérations du système osseux dans le rachitisme* (1837-1839) ; un autre travail sur la *réduction des luxations congénitales du fémur* (1838) ; puis des brochures fort nombreuses sur la *section du tendon d'Achille dans les pieds-bots* (Acad. de méd., 1838) ; sur une *nouvelle espèce de torticolis* (1840) ; sur le *strabisme, la myotomie oculaire et la myotomie rachidienne* (de 1841 à 1843) ; sur l'*inégalité congénitale ou acquise des deux moitiés latérales de la face* (1852).

De 1853 à 1857, il publia aussi beaucoup : les sujets principaux qu'il traita furent ses *Études historiques et médicales sur l'usage des corsets*, et des articles fort instructifs sur l'*atrophie musculaire progressive* ; sur la *cautérisation cutanée dans les maladies du système nerveux* ; sur les *plaies sous-cutanées après la ténotomie*, sur le *traitement de la chorée par la gymnastique* ; sur la *guérison par absorption des abcès par congestion*. Ses leçons cliniques sur les *maladies chroniques de l'appareil locomoteur* ont été précieusement recueillies par ses

élèves et revues par le professeur; elles représentent plusieurs volumes, qu'on ne peut s'empêcher de consulter sans cesse quand on s'occupe de questions orthopédiques.

Myope depuis très-longtemps, il finit par être atteint d'une cécité presque complète qui fut, comme vous le savez, la cause de sa mort accidentelle, et qui l'empêchait de suivre aussi assidûment qu'il l'eût désiré les séances de l'Académie de médecine et celles de notre Société.

Par ce trop court résumé de la vie de notre collègue, vous avez jugé, Messieurs, que Bouvier, quoiqu'il ne soit pas arrivé à l'École comme professeur, mais bien digne de l'être, fut une personnalité marquante du monde médical, un homme de conception qui pourrait revendiquer une large part, une part glorieuse dans le mouvement intellectuel de son époque, et que la Société de médecine de Paris se glorifie, je le répète, d'avoir compté parmi ses membres.

HERVEZ DE CHÉGOIN

Né à Antrains (Nièvre) en 1794, mort à Paris en 1877.

Notre Société doit aussi conserver dans ses annales le pieux souvenir d'un de ses membres honoraires mort l'année dernière à l'âge de 87 ans, et qui laisse après lui la réputation d'un homme érudit, d'un praticien charitable, d'un causeur agréable, car il avait beaucoup vu, souvent lu et toujours retenu : je veux parler d'Hervez de Chégoïn.

A la fois médecin et chirurgien, il était profondément instruit dans les deux branches de l'art de guérir et exerça pendant très-longtemps cette double fonction à la Maison municipale de santé; il avait même conservé pour cet asile une prédilection marquée, car il aimait, durant ces dernières années, à suivre la visite de Demarquay, qui, bien que beaucoup plus jeune que lui, le précéda dans la tombe. Il se rencontrait là avec M. Ricord, trouvait grand plaisir à examiner les malades, à discuter le diagnostic de leurs affections et à formuler nettement son avis.

Membre de la Société médicale des hôpitaux, membre de la Société de chirurgie, faisant partie de la section de médecine opératoire à l'Académie, il prenait souvent la parole, mais, à la fin, l'affaiblissement de sa voix et un certain défaut de prononciation, dû à son grand âge, ne permettaient que difficilement de reconstituer ses phrases; il aimait surtout à relater les faits dont sa mémoire était très-riche, et il les racontait fort bien, sans prétention, d'une façon spirituelle et toujours courtoise.

Bienveillant et serviable, homme de bonne compagnie, en un mot, il possédait cette politesse, cette urbanité, cette aménité de caractère qui, il faut bien le dire, étaient le réel apaisement de bien des hommes de son époque; et praticien aimé, estimé, honoré, il avait eu, il y a près de cinquante ans, une clientèle très-étendue et fort choisie, ce qui ne l'empêchait pas de prodiguer des soins souvent désintéressés aux malades indigents ou peu fortunés.

Hervez de Chégoïn a travaillé jusqu'à la fin de ses jours; ses manuscrits et ses dossiers, qu'il prenait plaisir à montrer à ceux qui allaient le voir, en font foi, et il a produit de nombreuses publications disséminées dans les divers journaux périodiques. En médecine, il s'est plus particulièrement occupé du *rhumatisme cérébral* dont il a créé la dénomination, et dont il a donné en 1845 une description qui a servi de point de départ ou de base à tous les travaux qui, depuis lors, ont été écrits sur cet intéressant sujet. Tout dernièrement encore, à propos d'un rapport de M. Sée sur le mémoire de M. Gubler, et dans la discussion qui suivit la lecture de ce rapport à la Société médicale des hôpitaux, on se souvient qu'il prit chaude-

ment la défense du sulfate de quinine, et chercha à le justifier des effets funestes que plusieurs médecins attribuent à ce médicament. En chirurgie, on lui doit plusieurs travaux recommandables sur les affections de la zone génitale chez la femme, un procédé ingénieux de ligature des polypes fibreux de l'utérus, un pessaire et un appareil de contention applicable à la chute du rectum. Il a écrit également sur les variétés intra et extra-capsulaires du col du fémur.

Notre vénéré collègue s'est éteint en quelques jours, avec toute la lucidité de son esprit, toute la plénitude de son jugement, laissant le souvenir d'une vie active, bien remplie, et l'exemple de l'honorabilité la plus pure.

CAUDMONT

Né à Lille en 1821, mort à Paris le 24 février 1877.

CAUDMONT laisse un nom bien connu comme spécialiste dans la *chirurgie des voies urinaires* qu'il avait professée pendant longtemps à l'École pratique de la Faculté. Opérateur habile, prudent, consciencieux, il eût pu légitimement ambitionner les succès de concours qu'il aurait certainement obtenus, mais il préféra rester indépendant; il ne devait qu'à lui-même, à sa persévérance, à son mérite, la haute position qu'il occupait déjà depuis un certain nombre d'années à Paris, où une nombreuse clientèle absorbait tous ses instants; il avait réussi, en un mot, malgré des luttes mesquines qu'il eut à soutenir à plusieurs reprises, dont il était sorti vainqueur, mais qui avaient contribué un peu à aigrir son caractère.

Les fatigues incessantes de la clientèle ébranlèrent sa constitution qui était en réalité moins vigoureuse qu'elle ne le paraissait; il était diabétique et ses forces trahirent son courage, car, jeune encore, il a succombé à une attaque foudroyante d'angine de poitrine.

Il a enrichi l'arsenal chirurgical de plusieurs instruments ayant trait à la chirurgie des voies génito-urinaires, et nous a laissé divers écrits qui dénotent un esprit droit, éclairé, un observateur attentif et qui montrent ce dont ce praticien patient et laborieux eût été encore capable si la mort ne l'avait pas enlevé si prématurément; quelques-uns de ses travaux lui ont mérité des récompenses honorifiques.

Membre titulaire de notre Société depuis 1868, il était venu lire, à l'appui de sa candidature, un excellent travail sur le *traitement des fistules urinaires chez l'homme*, et c'est lui qui a été encore chargé de vous faire un rapport, en 1872, sur le mémoire présenté par M. Reliquet, qui a pour titre : *Des moyens propres à détacher les incrustations calcaires adhérentes aux parois de la vessie*. Il a fait, dans diverses autres Sociétés, des communications fort intéressantes :

— Sur la *gravité des affections chroniques*, même légères en apparence, des *voies urinaires*, montrant les conséquences terribles auxquelles elles exposent les malades qui en sont atteints et qui semblent pourtant ne pas s'en préoccuper; l'exemple pénible que je vous rappellerai dans un instant, et qui se rattache à Costilhes lui-même, en est une preuve trop convaincante.

— Sur les *végétations sessiles de l'orifice urétral chez la femme et ses rapports avec le vaginisme* (compte rendu de la Société des sciences médicales de Paris pendant l'année 1861).

— Sur la lithotritie, la taille, etc.; il possédait une belle collection de calculs de toute espèce.

Il n'assistait que de loin en loin à nos séances; mais quand il y venait, il ne manquait pas de nous faire profiter de quelque cas intéressant puisé dans sa clientèle. Ainsi, en 1874, il nous a communiqué une opération de *lithotritie périnéale* pendant le cours de laquelle le bouton du dilateur s'était cassé dans la rainure du cathéter. En nous faisant part de cette observation, il n'avait eu que l'intention de donner simplement connaissance d'un accident et non point d'attaquer ni de critiquer la méthode de Dolbeau; il n'en fallait pas davantage pour blesser les susceptibilités de ce chirurgien qui vint, vous vous en souvenez, dans la séance suivante, revendiquer d'une façon beaucoup trop vive ses droits indiscutables à la découverte de cette méthode opératoire.

Au commencement de l'année dernière, quelques mois à peine avant sa mort, nous l'avons vu aussi prendre part à la discussion qui eut lieu au sein de la Société à propos de l'influence que les eaux de Contrexéville exercent sur le diagnostic probable des calculs vésicaux; il insista principalement sur les précautions minutieuses qui doivent être prises pour l'exploration de la vessie et sur les accidents qui peuvent en être la conséquence.

Caudmont a imaginé, pour morceler certains corps étrangers de la vessie, principalement les sondes molles, un *sécateur* qui ressemble beaucoup au brise-pierre, dit, porte-à-faux, et présente une arête tranchante destinée à sectionner la sonde qui a été saisie entre les deux becs de l'instrument. Notre collègue avait déjà, en 1849, publié, dans la *Gazette des hôpitaux*, un très-bon travail sur l'*extraction des corps étrangers de forme allongée introduits dans la vessie*, et dans lequel il recommande l'emploi d'un brise-pierre à bec plat qu'il conseille de manier suivant certaines règles précises.

Il est parvenu aussi à retirer des épingles du canal au moyen d'une bougie de cire molle; celle-ci étant introduite dans l'urèthre, on la pousse de manière à y implanter le corps étranger; une fois ce but atteint, on n'a plus qu'à retirer la bougie qui entraîne ce dernier vers elle. Enfin, son *uréthrotome* ou coupe-bride diffère de celui de Civiale, en ce sens que c'est un mandrin qui vient soulever la lame, ce qui lui donne beaucoup plus de solidité.

Vous voyez, Messieurs, par ces quelques mots, que nous devons un souvenir à Caudmont, car ce fut un homme de bien, qui a honoré par sa vie tout entière la science et l'art dont il a été un digne représentant.

COSTILHES

Né à Saint-Dier-d'Auvergne, le 1^{er} novembre 1816, mort à Paris le 13 juillet 1877.

Nous avons enfin, Messieurs, à mêler nos regrets sincères à ceux de la famille et des amis d'un de nos collègues les plus affables et les plus estimés, qui vient aussi de nous être enlevé prématurément à 62 ans, de COSTILHES, membre honoraire de notre Société, beau-père de M. Paul Moreau (de Tours), et dont la vie entière justifie complètement la légitimité de ce témoignage.

Ses débuts dans la carrière médicale avaient été un peu pénibles; mais, grâce à la protection d'un homme fort honorablement connu parmi les anciens membres de la Société de médecine de Paris, grâce à T. Aliet, Costilhès, une fois reçu docteur, avait pu se former un noyau de clientèle qui s'étendit rapidement, et avait pris de grandes proportions dans les dernières années de son existence; il ne pouvait en être autrement, car les manières distinguées et gracieuses de notre bon collègue le rendaient sympathique à quiconque le voyait pour la

première fois. Aussi avait-il de bonne heure conquis l'estime et l'affection de ses confrères grands ou petits, la confiance et l'attachement d'un grand nombre de clients de toute position.

Médecin adjoint, puis titulaire de Saint-Lazare, il avait dans cet établissement un service fort important de médecine générale, d'accouchements et de nourrices, dans lequel il a pu se livrer à divers essais thérapeutiques dont il aimait à suivre le mode d'action et à raisonner les indications et les contre-indications. — Ses devoirs journaliers de chef de service et ceux de sa clientèle passaient avant tout; il ne négligeait point cependant de suivre les progrès de la science et de s'y associer, car les publications que nous avons de lui attestent la variété de son instruction, la sagesse de son jugement et la maturité de son expérience. En 1840, il fit paraître dans la *Gazette médicale de Paris*, et en collaboration avec Boys de Loury, un travail sur l'*uréthrite chez la femme*, dans lequel il donne une bonne description de cette affection moins connue chez cette dernière que sur l'homme. Il y admet la division en uréthrite simple non virulente et uréthrite syphilitique coexistant avec des chancres et bubons, et établit trois modes de traitement distincts en rapport avec l'intensité de l'inflammation : méthode délayante, méthode de perturbation dite spécifique, méthode substitutive ou astringente. Ce mémoire, où notre collègue s'efforce de poser nettement les indications thérapeutiques suivant la variété d'uréthrite à laquelle on a affaire, est une monographie excellente et d'un mérite réel.

Il a communiqué aussi en 1855, à la Société médicale des hôpitaux, et publié dans la *Gazette hebdomadaire*, une observation fort curieuse d'*hémichorée* de nature syphilitique dont on ne pourrait retrouver dans les auteurs que de très-rare exemples, si même il en existe. Ce fait plein d'intérêt confirme et complète le cadre que l'étude de cette maladie a fourni à M. G. Sée, en ajoutant une diathèse de plus, la diathèse syphilitique, aux diathèses rhumatismales goutteuse et scrofuleuse que ce professeur a été déjà conduit à admettre. On lui doit aussi un mémoire sur les *ulcérations du col utérin* et sur la *vaccination* appliquée au traitement des *naevi materni*.

Atteint depuis longtemps déjà d'une affection vésicale chronique, notre regretté collègue n'en continuait pas moins à remplir scrupuleusement ses devoirs professionnels. Après une soirée du dimanche passée à la campagne, et où il prit froid, il fut obligé de s'aliter, et succomba très-rapidement à un de ces accès pernicieux qui emportent si brusquement les malades, et qui sont dus à une néphrite suraiguë presque foudroyante.

Nous sommes heureux, Messieurs, d'avoir pu rendre un dernier hommage à Costilhes, ce praticien si dévoué à sa profession, si consciencieux dans ses recherches et ses travaux, car il a su mériter cette estime publique qui est la première des récompenses que nous devons ambitionner.